

Le Saint Sacrement

L'édito

Le corps du Christ

Lorsque les catholiques parlent du corps du Christ, ils pensent prioritairement à l'hostie consacrée.

La fameuse «présence réelle» n'est pourtant pas exclusive dans le pain eucharistique !

Répondre «Amen» à la personne qui me donne la communion, c'est dire «je crois» à la présence réelle du Christ dans l'hostie, certes, mais également dans la Parole qu'il nous partage, dans la communauté rassemblée, dans le plus petit d'entre les frères...

Je peux avoir des extases mystiques au moment de la consécration, si je ne prête pas attention à l'autre le reste de la semaine, si je détourne le regard devant la personne en difficulté, ma communion est dénuée de sens.

Elle pourrait même être sacrilège, à moins que je ne reconnaisse mon indignité ainsi que l'exigence de conversion requise par cette communion.

Car la messe ne vient pas attester une illusoire adéquation au Seigneur, que j'aurais héroïquement vécue dans la semaine. Elle est plutôt le geste prophétique qui m'appelle à m'incliner devant le Christ caché dans le frère, ni plus ni moins qu'au Saint Sacrement de l'autel !

Le Christ n'est pas prisonnier au tabernacle ou dans l'ostensoir. Il m'attend aussi aux simples rendez-vous de la vie.

En ce jour de la fête-Dieu, puisque nous sommes le corps du Christ, bonne fête à tous !

P. Hervé Rème

C'est du vécu : Une fête Dieu au centre ville d'Alès dans les années 50...

Le témoignage de Marie-Thérèse Greff. Elle y était !... :

Fraternité (ou pas)

Rares étaient les occasions de célébrer ensemble : Les deux paroisses , ayant chacune son domaine bien délimité, ne se mélangeaient pas...Mais l'interdiction de processionner dans les rues avait dû amener ceux de Saint Joseph à célébrer la « Fête Dieu » dans la cathédrale où un grand nombre de personnes pouvait déambuler à l'intérieur.

Ainsi pour sa fête, Dieu voyait réunis ses enfants alésiens , avançant dans un ordre préétabli : confréries, enfants de Marie, enfants Croisés, scouts...et tout le peuple, chantant à pleine voix Laudate Dominum.

Les petits enfants jetaient des pétales de roses au passage du Seigneur qui fermait la marche, sous le dais majestueux qui abritait Monsieur l'Archiprêtre portant dévotement le Saint Sacrement.

Le dais... Il était grand, ses quatre montants en bois sculptés soutenaient un dôme en lamé or. Il fallait donc quatre porteurs .

Une année, arrivée très en avance, j'assistai à la préparation de la cérémonie. Derrière l'autel, alors que la chorale répétait sous la conduite de Michel Prophète, une altercation s'envenima entre les

deux porteurs désignés de chaque paroisse : les deux de la cathédrale étaient arrivés assez tôt pour mettre la main sur les deux montants de devant, et ne tenaient pas à céder leur place aux deux "étrangers" de Saint Joseph qui revendiquaient au moins l'une des places en vue.

Sous les yeux médusés de la fillette que j'étais, une bagarre commença entre les quatre honorables personnages, jusqu'à casser l'un des montants et déchirer le tissu.

Aussitôt, courant de tous côtés, les uns sortirent de la sacristie un petit dais de remplacement, pendant que les choristes couturières proposaient de recoudre en vitesse.. et un manche à balai fut même apporté pour tenir lieu de quatrième jambe au dais...

L'arrivée du Curé Picard avait fait tomber un silence subit.

Il écouta l'histoire, réfléchit longuement, puis déclara :

-Le Saint Sacrement se passera de dais. Et je ne le ferai pas réparer, cela servira de leçon.

Leçon de fraternité ? Il semble bien, aujourd'hui que la sagesse du bon archiprêtre ait porté des fruits .

M Th Greff

Les horaires des Messes jusqu'à fin juin

(Compte tenu des contraintes sanitaires, nous sommes dans l'obligation d'ajouter des messes dominicales pour les semaines qui viennent.)

Messes dominicales:

A St Christol: Samedi 17h et dimanche 9h30

A Ales: St Joseph, Samedi 18h30

Dimanche 9h et 11h (*A partir du 28 juin, la messe de 11h sera célébrée à la cathédrale. Celle-ci ne sera cependant ouverte au public, en semaine, qu'à compter du 15 juillet*)

Messes en semaine :

Du lundi au vendredi, **18h**, à St Joseph

Annonces

→ la cathédrale, c'est parti !

Première messe à la cathédrale à l'occasion de la fête patronale,

le mercredi 24 juin, à 18h.

Ne manquons pas ce rendez-vous.

Cette année, exceptionnellement, compte tenu des incertitudes quant à la situation sanitaire, nous n'avons organisé ni vide grenier ni repas paroissial.

On se rattrapera l'année prochaine, si Dieu le veut !

→ Une proposition de la famille franciscaine

Le confinement a été l'occasion pour trois ou quatre d'entre nous de nous retrouver pour des partages d'Évangile au bord du Gardon.

Les promeneurs et les poissons, les oiseaux, les grenouilles, les chiens et la nature en fête ont été nos témoins.

Et Dieu sans aucun doute.

Désirant poursuivre nos rencontres et les élargir, nous invitons qui voudra se joindre à nous pour un **partage d'Évangile ce samedi 13 juin à 16H 30 à l'Ermitage**, pour suivre ensuite la messe de 18H30 pour les personnes qui le souhaiteront.

Ce partage d'Évangile se fera ensuite **chaque 2ème samedi du mois à partir du 12 septembre 2020**

Contact sms possible : Sœur Pierre Marie : 06 80 70 05 36

→ mini pèlerinage à Lourdes, du 6 au 8 juillet 2020 .

Les réservations doivent se faire rapidement, les places étant relativement faibles.

Inscriptions:

Tel 06 26 77 09 34

pelerinages@eveche30.fr

→ **Nuit des veilleurs, avec l'ACAT**

« Laisse-moi, mes jours ne sont qu'un souffle ! » Job 7, 16 « Bientôt, je serai couché en terre, Tu me chercheras, et je ne serai plus là » Job 7, 21 Je sais bien, moi, que mon rédempteur est vivant, que lui, le dernier, se lèvera sur la terre. Après mon éveil, il me dressera près de lui, et de ma chair, je verrai Dieu. Job, 19, 25-26

La Convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants, est entrée en vigueur le 26 juin 1987 et a été proclamée en 1997 par l'Assemblée Générale des Nations Unies, journée internationale de soutien aux victimes de la torture. A cette occasion, chaque année, depuis 15 ans, l'ACAT propose la Nuit des Veilleurs et invite à se joindre à la grande chaîne mondiale de prières pour toutes ces victimes.

Cette année, l'épidémie de Covid 19 nous oblige toutes et tous à une grande prudence, mais **La Nuit des Veilleurs** », aura lieu bien dans la nuit du 26 juin 2020.

L'ACAT appelle chacun à prier pour un quart d'heure ou plus en privilégiant le domicile ou le site internet www.nuitdesveilleurs.com qui proposera à partir du 26 mai textes bibliques, prières, chants, pour accompagner ce moment.

Nous serions très heureux que vous y participiez en :

- Inscrivant votre moment de veille (qu'il ait lieu chez vous ou ailleurs) avec la possibilité de préciser les horaires,
- Allumant une bougie, sur le site internet et à votre fenêtre,
- Ecrivant aux victimes,
- Faisant savoir à vos paroissiens qu'il est toujours possible de faire vivre La nuit des Veilleurs en se rejoignant dans un grand élan spirituel sur le site internet.

Prions ensemble, pour les victimes de la torture

pour ceux qui souffrent entre les mains des bourreaux et pour les bourreaux.

La mission de l'ACAT est de sensibiliser, les chrétiens particulièrement, au scandale de la torture. L'ACAT préfère regarder le mal en face, pour mieux le prévenir et le combattre. Les militants de l'ACAT ont choisi de soutenir les victimes de la torture, en intervenant et intercédant en leur faveur, sans oublier les bourreaux, victimes de deshumanisation.

Prier au cœur de l'action

À l'ACAT, orthodoxes, protestants, catholiques - chrétiens de toute confession - ensemble, tous puisent le sens de leur action au creuset de leur foi. À la fois prolongement et fondement de l'action, la prière est un moment très particulier de l'action de l'ACAT. Elle lui donne une autre dimension. L'action se complète par la prière portée en soi pour celui en faveur duquel on agit.

Une nuit mondiale de prière

À l'occasion du 26 juin, Journée internationale de soutien aux victimes de la torture, l'ACAT mobilise des chrétiens de tous les continents, dans plus d'une cinquantaine de pays.

Chacun individuellement, en lien avec une communauté, une paroisse, une aumônerie, un mouvement, une communauté religieuse, un ami de l'ACAT, nous sommes liés à l'humanité entière. Cette dimension universelle, nous la vivrons, ensemble, dans la prière.

Rejoignez la chaîne de prières : www.nuitdesveilleurs.com

Entretien avec Thomas Halik, prêtre. La Croix



Thomas Halik

« L'Église doit être là pour tous, pas uniquement pour les croyants »

Recueilli par Céline Hoyeau, 01/06/2020

La pandémie est un « signe des temps » pour l'Église, appelée à sortir de son confinement spirituel, estime le sociologue et théologien tchèque Tomas Halik. Pour ce prêtre ordonné clandestinement sous le régime communiste, l'avenir de l'Église passe par un dialogue avec la culture contemporaine.

La Croix L'Hebdo : Comment avez-vous vécu le confinement, et qu'en avez-vous tiré personnellement ?

Tomas Halik : Pendant l'année universitaire, ma vie est très mouvementée, entre mes cours à l'université, à l'étranger, la direction de la paroisse et de l'Académie chrétienne tchèque, sans oublier la participation à des projets de recherche internationaux. Aussi, chaque été depuis vingt ans, je passe un mois en forêt, dans une solitude totale : je n'ai pas accès aux médias ni à Internet, je ne fais que méditer, étudier et écrire. Sans ce silence, je n'aurais pas survécu physiquement, mentalement et surtout spirituellement.

Le confinement m'est d'abord apparu comme un « ermitage de remplacement ». En fait, ça n'a pas du tout été le cas : j'ai passé mon temps à donner des conférences en ligne aux étudiants et des méditations à mes paroissiens. Néanmoins, j'ai essayé de me réserver chaque jour du temps pour méditer sereinement et poursuivre ce que j'ai cherché à développer ces dernières années : une « kairologie », c'est-à-dire une interprétation théologique des événements sociétaux et culturels, une lecture contemplative des « signes des temps ». Cela me semble indispensable dans la situation actuelle.

Cette crise fait-elle écho, pour vous, au « confinement » que vous avez vécu sous le régime communiste, dans l'Église clandestine ?

T. H. : Il est vrai que, pour une part, cela m'a rappelé ces onze années durant lesquelles j'ai servi « clandestinement » comme prêtre sous la persécution communiste. À cette époque aussi, je célébrais Pâques dans des maisons privées, sur une table ordinaire, sans chasuble, ni orgue, ni encens. Mais la dissidence culturelle et religieuse n'était pas si isolée dans la Tchécoslovaquie des années 1970-1980. De nombreux philosophes et théologiens sont venus à Prague sous couvert de tourisme et ont donné des conférences dans des appartements privés – Paul Ricœur, Jacques Derrida, Walter Kasper, Hans Küng...

Ce n'était plus la terreur des années 1950, quand la génération de nos enseignants avait connu en prison et dans les camps de concentration staliniens l'expérience des petites assemblées secrètes avec un morceau de pain de contrebande, etc. Certains avaient interprété tout cela comme une leçon de Dieu pour purifier l'Église du triomphalisme du passé. Si bien qu'après leur libération, à la fin des années 1960, ils ont tout de suite compris l'esprit de Vatican II, cette Église simple, œcuménique et ouverte dont ils avaient rêvé en détention...

Vous-même vous situez dans leur héritage. Qu'est-ce qui vous a conduit à la foi dans ce pays parmi les plus athées au monde ?

T. H. : J'ai grandi dans une famille intellectuelle de Prague, marquée par un esprit d'humanisme laïque. Nous considérons chez moi le christianisme comme faisant partie du patrimoine culturel du passé. Dans les années 1950 et 1960, l'Église avait été expulsée de la vie publique, et je n'ai rencontré aucun catholique pratiquant avant l'âge adulte.

Mon parcours de foi a connu plusieurs étapes. Ça a commencé par une fascination esthétique pour l'art, l'architecture ecclésiastique et la musique spirituelle. La contestation politique du régime, qui imposait militairement une idéologie athée, a également joué un rôle majeur. Puis vint l'inspiration intellectuelle à

travers la littérature – Graham Greene, François Mauriac, Georges Bernanos, Léon Bloy, G. K. Chesterton, etc.

Lors du printemps de Prague en 1968, j'ai rencontré toute une génération de prêtres, théologiens et intellectuels catholiques qui revenaient de prison. C'est alors que l'Église a pris un visage humain pour moi. C'est l'époque aussi où je me suis rendu pour la première fois en Occident – pour un séjour d'échange aux Pays-Bas puis en Grande-Bretagne, où je me suis trouvé juste au moment de l'occupation de la Tchécoslovaquie par l'armée soviétique. C'était en août 1968. J'envisageais d'émigrer. Mais la lettre d'amis me disant que trop de Tchèques émigraient et que l'opposition en était très affaiblie m'a fait revenir.

Votre foi a été intimement liée à ce contexte de résistance...

T. H. : Oui. Peu après mon retour, mon collègue s'est immolé par le feu pour protester contre le début de la collaboration et l'affaiblissement de la résistance. J'en ai été bouleversé et j'ai organisé un requiem pour lui. J'ai porté son masque mortuaire à l'église, puis jusqu'à notre faculté des arts, et ça a été un moment crucial pour moi. J'ai eu une sorte de dialogue intérieur avec mon collègue décédé. Comme si son geste me lançait un défi auquel il me fallait répondre. À quoi allais-je donner ma vie ? Je crois que ça a été le début de ma décision de devenir prêtre.

Mais à cette époque, il n'y avait qu'un seul séminaire en Bohême, contrôlé par la police secrète. N'étaient admis que les candidats sans formation universitaire. Moi, je terminais mes études de philosophie et de sociologie. Lors de la remise du diplôme de doctorat, j'ai remercié dans mon discours nos professeurs qui avaient été expulsés de l'université pour des raisons politiques et j'ai terminé avec une citation de Karel Capek : « *La vérité compte plus que le pouvoir, car elle est permanente.* »

Vous saviez bien que ça allait vous attirer des ennuis...

T. H. : Absolument. Ça m'a valu d'être inscrit sur la liste noire du régime : jusqu'à la chute du communisme, je n'ai pas été autorisé à enseigner à l'université, à publier, ni à voyager en Occident, et j'ai fait l'objet de nombreux interrogatoires de la police secrète. J'ai exercé plusieurs métiers, en particulier psychothérapeute pour les alcooliques et les toxicomanes (*de 1984 à 1990 au CHU de Prague, NDLR*).

Le seul moyen pour moi d'être prêtre a été d'étudier la théologie en secret, et d'être ordonné à Erfurt, en Allemagne de l'Est, clandestinement. Même ma mère n'a pas été mise au courant. C'était la veille de l'intronisation de Jean-Paul II, en octobre 1978. J'ai alors rejoint un conseil clandestin de prêtres et de laïcs qui réfléchissaient à la stratégie de l'Église dans ces conditions difficiles, mais aussi à l'avenir, et suis devenu un proche collaborateur du cardinal Tomasek, qui était un symbole de la résistance au régime.

Vous avez connu la difficulté d'être chrétien sous un régime ouvertement athée. Est-ce devenu plus simple aujourd'hui, malgré l'indifférence et le relativisme ?

T. H. : Je préfère répondre par une anecdote juive. À la synagogue, il était écrit : « *Qui entre la tête découverte fait la même chose qu'un adultère.* » Le lendemain, quelqu'un a écrit : « *J'ai essayé les deux, mais c'est incomparable !* » J'ai fait l'expérience du communisme et de la démocratie libérale : il n'y a rien de comparable ! À l'époque, nous avions surtout besoin de courage, aujourd'hui nous avons besoin de sagesse, pour discerner soigneusement, loin de toute vision manichéenne du monde.

Qu'est-ce qui permet de faire grandir cette sagesse ? Quelles sont vos ressources spirituelles ?

T. H. : La principale pour moi, c'est la contemplation. Nous devons calmer nos premières réactions immatures à ce qui se passe autour de nous et en nous. Notre « homme extérieur », notre ego, se tient souvent sur le seuil et ne veut pas nous laisser passer. Mais Jésus dit : « *Je suis la porte.* »

Au-dessus de mon lit est accrochée une grande image moderne du Christ ressuscité montrant ses blessures. Avant de m'endormir et au réveil, je médite sur ces blessures. Les blessures de Jésus sont la porte vers le Père. Et les blessures de notre monde sont les blessures de Jésus : cette pandémie, la crise écologique, la pauvreté, les abus dans l'Église...

Nous ne pouvons les ignorer, sans quoi nous n'avons pas le droit de dire avec l'Apôtre Thomas : « *Mon Seigneur et mon Dieu !* » Elles sont le lieu où nous rencontrons Jésus aujourd'hui. Je ne crois pas en un Dieu sans blessures, en une foi sans blessures, en une Église sans blessures.

Vous avez été pendant longtemps psychothérapeute. Qu'est-ce que la psychologie vous a apporté ?

T. H. : Ma formation, inspirée notamment par Jung, m'a aidé dans ma praxis de confesseur. Elle m'a aussi permis d'identifier plusieurs types de religiosité, souvent liés à des soubassements psychologiques divers.

Certains utilisent la religion comme un instrument, pour défendre une identité culturelle par exemple. Ceux-là sont parfois rigides, autoritaires... Pour d'autres, en revanche, la religion est vécue pour elle-même, comme un chemin spirituel, et ceux-là sont davantage tolérants, ouverts d'esprit, sensibles. La religion peut être un médicament, elle peut aussi être une arme.

Cela rejoint ce que vous écrivez sur la foi et le doute, qui sont comme « frère et sœur »...

T. H. : La foi sans pensée critique peut conduire au fanatisme et à l'intolérance. Même l'athéisme critique (je ne parle pas de l'athéisme dogmatique stupide, qui est en fait une pseudo-religion) peut être une « servante de la théologie » : il peut aider à purifier notre pensée de Dieu de l'idolâtrie, des projections de nos peurs et de nos désirs. Nous avons besoin de cette dialectique entre foi et doute. Non pas tant des doutes sur Dieu que des doutes envers notre concept de Dieu, sur qui nous projetons beaucoup d'attentes... Il me semble que nous ne devrions pas attendre de la foi qu'elle fournisse des réponses à toutes nos questions. Nous devons plutôt puiser en elle le courage d'entrer dans la pénombre du mystère et de porter les nombreuses questions ouvertes et les paradoxes de la vie. La foi ne doit pas cesser de chercher et de questionner, elle ne doit pas se pétrifier dans une idéologie, ni quitter son ouverture à un avenir eschatologique.

En quoi le christianisme peut-il encore être une source pour nos sociétés ?

T. H. : L'époque de la chrétienté est révolue. Nous sommes une voix parmi d'autres dans la société civile mais cette voix doit être claire. Il nous faut entrer dans le débat public sur des sujets de société importants. La métaphore du pape François sur l'Église, « *hôpital de campagne* », me semble très significative. Un très bon hôpital doit procurer un diagnostic, une thérapie, la guérison et l'immunité. Il y a beaucoup d'idéologies très dangereuses aujourd'hui, et nous avons besoin d'un système immunitaire.

La crise de la mondialisation de la dernière décennie a fait émerger des nationalistes et des démagogues, de dangereux populistes des deux côtés de l'Atlantique. Et je crains que les conséquences économiques et sociales de la pandémie influencent la scène politique internationale. L'Occident sous-estime très naïvement la guerre hybride menée par la Russie de Poutine. Par sa propagande et son appui financier, elle soutient ces nationalistes et sape la confiance dans l'Union européenne. Cette propagande cible souvent les catholiques conservateurs. La désintégration de l'Union européenne serait le suicide collectif des nations européennes. Les Églises, les universités doivent être un antivirus contre ces maladies.

Si l'Église doit remplir un rôle thérapeutique et être un « *hôpital de campagne* », elle ne peut se contenter de son ministère pastoral classique en paroisse et des formes traditionnelles de son activité missionnaire. Elle doit, à mon avis, en particulier dans une société pluraliste sécularisée, étendre et approfondir radicalement ce que les aumôniers font déjà dans les hôpitaux, les prisons, l'armée, l'éducation...

C'est-à-dire être là pour tous, et pas uniquement pour les croyants. Offrir à tous un accompagnement spirituel sans prosélytisme, arrogance cléricale ou paternalisme, dans un dialogue et un partenariat réel, sans se placer uniquement dans une position enseignante mais en se laissant enseigner aussi par les autres. Pour moi, c'est le modèle d'Église à venir. Si elle veut rester Église et non se replier sur elle-même comme une secte, elle doit subir un changement radical de sa perception d'elle-même et de son ministère dans ce monde.

Comment votre vie vous a-t-elle amené à cette réflexion ?

T. H. : Le catholicisme français nous a beaucoup aidés à interpréter théologiquement notre situation pendant le communisme. Notre expérience de prêtres dans l'Église clandestine rappelle à bien des égards la mission des « prêtres-ouvriers ». Jusqu'à aujourd'hui, je suis resté fidèle à cette unité du sacerdoce et de la profession civile – je suis recteur de la paroisse universitaire et professeur dans une université laïque. Le fait de ne pas avoir suivi de formation au séminaire ni vécu en presbytère mais d'avoir passé ma vie parmi les gens ordinaires m'a appris à connaître leurs problèmes, les questions et le langage du monde laïc. Et ce que je fais maintenant est un fruit de toutes ces années.

Vous ne vous retrouvez pas dans ce qu'on appelle la « nouvelle évangélisation » ?

Il me semble que cette idée de Jean-Paul II a été un peu mal comprise. On a calqué le style des missions d'évangélisation américaines. Je ne pense pas que cette spiritualité émotionnelle, le hamburger dans une main, la Bible dans l'autre et Alléluia !, soit le moyen le plus approprié pour communiquer en Europe.

Pour moi, la nouvelle évangélisation consiste plutôt à prendre au sérieux la culture contemporaine et à regarder les points d'échange réel avec elle. De développer notamment une culture de la contemplation,

qui ne soit pas déconnectée de l'action : les gens en ont soif et quand ils ne la trouvent pas dans l'Église catholique, ils vont la chercher ailleurs, dans les religions orientales, le yoga, etc. Mais nous avons cela dans notre tradition catholique, Taizé me semble un bon exemple.

Comment penser Dieu aujourd'hui, et l'annoncer ?

T. H. : Le plus grand péché de l'histoire de la théologie et de la prédication de l'Église est de croire qu'il est facile de parler de Dieu. Cette insouciance de la piété bon marché a ouvert la voie à un nombre inépuisable de notions naïves, mais aussi perverses et empoisonnées de Dieu. Le théologien Karl Rahner a rappelé que, fort heureusement, Dieu tel que 60 à 80 % des gens l'imaginent n'existe pas ! Ne cherchons pas Dieu dans les tempêtes, les tremblements de terre et la pandémie. Les athées soutiennent à juste titre qu'un tel Dieu, infligeant à ses enfants des châtiments cruels, n'est qu'une projection de nos peurs et de nos désirs.

Comme le prophète Élie sur le mont Horeb, nous sommes davantage susceptibles de trouver Dieu dans une brise légère, ou dans les expressions non affectées d'amour et de solidarité, et dans l'héroïsme quotidien généré dans les heures sombres des calamités. C'est dans ces expressions d'amour et de service, qui redonnent espoir et courage de vivre, que la vraie sainteté se manifeste.

Bien que Dieu reste un mystère, ce mystère nous est ouvert, à travers l'humanité de Jésus. Cette humanité de Jésus est la fenêtre par laquelle nous voyons Dieu à l'œuvre. Elle est ouverte non seulement à Dieu mais aussi à nous, les humains, en particulier les pauvres, les plus faibles, tous ceux qui ont besoin de notre amour et de notre proximité.

La pandémie nous a confrontés à la question du sens. Est-ce une chance pour le christianisme de pouvoir dire son message, son espérance ?

T. H. : Cette période où nos églises ont été fermées est pour moi un avertissement prophétique : à moins que l'Église entreprenne la réforme demandée par le pape François – pas seulement une réforme structurelle mais surtout un tournant dans les profondeurs, au cœur même de l'Évangile –, ces églises vides et verrouillées ne seront pas l'exception mais plutôt la règle.

La crise du christianisme ecclésial n'est pas due principalement à des forces extérieures – laïcité, matérialisme. Et pour cela, elle ne peut être stoppée ni par le « rétro-catholicisme » actuel (cette tentative de revenir à un monde disparu), ni par une « modernisation » creuse et superficielle qui reviendrait à se conformer à « l'esprit du temps ».

« L'esprit du temps » n'est certainement pas l'Esprit Saint ; c'est la langue de ce monde à laquelle les chrétiens ne devraient pas se conformer, comme l'écrivait saint Paul. Ils devraient plutôt écouter les « signes des temps » et bien les comprendre : ce sont le langage de Dieu dans les événements de l'histoire dont nous faisons partie. Je reconnais qu'il n'est pas facile de faire la différence entre ce qui est « humain, trop humain », superficiel et éphémère dans notre histoire, et le « moment opportun » (le *kairos*), que nous devons accepter et auquel nous devons répondre comme un défi lancé par Dieu à notre foi.

La pandémie a suscité des questions spirituelles autant chez les croyants, confrontés à ce grand mal, que chez les soi-disant non-croyants, amenés à s'interroger sur le sens de la vie. Les Églises ne devraient pas se demander d'abord comment réintégrer ces personnes au-delà de leurs frontières visibles (ce qui n'est probablement pas un objectif réaliste), mais plutôt penser au type de responsabilité qu'elles peuvent exercer envers elles.

Comment analysez-vous la crise que le christianisme traverse (abus sexuels, églises vides) ?

T. H. : Le vrai problème vient du fait que l'Église n'a pas été capable de comprendre ni de réagir de manière appropriée à la révolution sexuelle dans les années 1960. Au lieu de répondre en développant une théologie de l'amour et de la sexualité s'appuyant sur les sources profondes du mysticisme chrétien, elle a eu tendance à régresser vers une religion d'injonctions et d'interdits. La tentative de discipliner la sexualité aussi strictement que possible a pris une telle ampleur que le sixième commandement (« *Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain* ») est apparu comme le premier – et peut-être le seul.

On a commencé à percevoir les catholiques comme ceux qui ne cessent de parler du préservatif, de l'avortement, des unions homosexuelles... Jusqu'à ce que le pape François ait le courage de dénoncer cette « *obsession névrotique* », et de nous rappeler ce qui constitue le cœur du christianisme : la miséricorde, l'amour compatissant et solidaire envers tous, en particulier les marginalisés, la responsabilité pour la planète.

La réaction naturelle du monde laïque a été : regardez dans vos propres rangs !... S'est ensuivie cette vague mondiale de révélations sur les abus sexuels. Il s'est également révélé que beaucoup de ceux qui ont manifesté le plus bruyamment contre l'homosexualité le faisaient pour masquer leurs propres problèmes dans cette affaire. Eux-mêmes menaient souvent une existence double.

Quand le pape a commencé à parler de la véritable cause de cette situation – l'abus de pouvoir au sein de l'Église, le cléricalisme –, et quand, dans son exhortation *Amoris laetitia*, il a cherché à réviser la religion des pharisiens chrétiens par une éthique de la miséricorde et de la compréhension à l'égard des personnes en difficulté, en encourageant la confiance dans la voix de la conscience, il a suscité une haine enragée des pharisiens et des scribes de notre époque.

La période pendant laquelle ces blessures cachées ont commencé à se faire jour dans le monde – les dernières années du pontificat de Benoît XVI puis celui de François – est un autre « signe des temps » : elle coïncide avec un réveil des consciences sur la dignité de la femme dans la société et dans l'Église. Si elle l'ignore, l'Église risque de perdre une grande partie des femmes, tout comme elle a perdu son influence sur la classe ouvrière à cause de sa réaction tardive aux problèmes sociaux de la révolution industrielle. Il nous faut faire plus de place à leur charisme dans l'Église.

Que faut-il inventer ?

T. H. : À Pâques, j'ai critiqué la tendance des catholiques à remplacer la célébration eucharistique par la consommation de messes en ligne. La présence réelle du Christ dans l'Eucharistie requiert la présence réelle des fidèles autour de l'autel et la présence réelle des chrétiens dans la société. Cependant, nous ne pouvons pas retourner avec nostalgie dans un monde disparu qui ne reviendra jamais.

Je crois qu'une forme de christianisme est en train de mourir. Mais le cœur même du christianisme n'est-il pas le message de la mort qui doit précéder la résurrection ? Or la résurrection n'est pas une réanimation, le retour à un état antérieur. Les Évangiles nous disent que Jésus a été transformé, même ses proches ne pouvaient le reconnaître au premier abord. Il devait prouver son identité par ses blessures. Je crois à la « résurrection » du christianisme à l'avenir – à sa réforme, son approfondissement et sa transformation.

Cela dépendra dans quelle mesure l'Église sera capable de communiquer avec ces chercheurs de sens. La théologie devrait prendre au sérieux l'expérience des gens en marge de l'Église et au-delà de ses frontières visibles. Jésus n'est pas présent uniquement dans notre prédication, nos sacrements, mais il vient à nous, comme il l'a fait pour les disciples d'Emmaüs, en tant qu'étranger. « *L'Esprit souffle où il veut.* »

Ses dates

1^{er} juin 1948. Naissance à Prague.

1966. Conversion au catholicisme.

1966-1971. Étudie la sociologie et la philosophie à l'université Charles de Prague.

1972. Exclu par les communistes de son activité scientifique, déclaré « *ennemi du régime* ».

1972-1984. Psychologue dans l'industrie (et étudie la théologie dans des cours secrets).

21 octobre 1978. Ordonné prêtre en RDA.

1989. Conseiller du président Vaclav Havel.

1990. Secrétaire général de la Conférence des évêques tchèques (trois ans). Président et fondateur de l'Académie chrétienne tchèque.

1992. Nommé par Jean-Paul II au Conseil pontifical pour le dialogue avec les non-croyants.

1997. Professeur de philosophie et de sociologie.

2014. Prix Templeton « *pour avoir défendu le dialogue entre croyants et athées* » et combattu pour la liberté religieuse pendant l'occupation soviétique. Publication en français de *Donner du temps à l'éternité* (Cerf, 272 p., 24 €).

Son lieu

La paroisse universitaire de Prague

Dans notre paroisse du Saint-Sauveur (*dont il est recteur depuis 1990, NDLR*), j'ai baptisé au cours des trente dernières années plus de 2 000 adultes, la plupart étudiants, après une formation de deux ans. Cette année, 91 catéchumènes se préparent au baptême. Nous avons un programme de conférences, de débats, de rencontres œcuméniques et interconfessionnelles

– le dalaï-lama nous a rendu visite. Nous recourons aussi beaucoup à l'art moderne.

Une découverte précieuse

Le christianisme japonais

L'un des fruits les plus précieux de mon voyage d'étude au Japon a été la rencontre avec le maître zen et jésuite japonais Kadowaki, à l'université Sophia de Tokyo. Plus tard, j'ai lu son livre *Le Zen et la Bible* et l'ai invité à Prague. Il m'a appris à comprendre les paraboles de Jésus (et aussi certains dogmes chrétiens) comme des *koan*, des énigmes dont nous ne pouvons comprendre le sens que par la méditation, et non par un raisonnement logique ordinaire.

Son apôtre

Thomas, « saint patron des sceptiques »

Lors d'un voyage d'étude en Inde, j'ai visité Madras, où selon la tradition l'Apôtre Thomas a été martyrisé, puis un orphelinat catholique. Dans des lits qui ressemblaient à des enclos à volaille, gisaient des enfants abandonnés, le ventre gonflé de faim. Je me suis rappelé les propos d'Ivan Karamazov, qui voulait « rendre à Dieu son ticket d'entrée » dans un monde où les enfants souffrent. Mais la phrase de Jésus à Thomas m'est revenue : « *Touche mes blessures !* » Soudain, j'ai compris que toutes les blessures et la misère humaine étaient « *les blessures du Christ* ».

Une réflexion décapante sur l'Eucharistie, du Frère François Cassingena-Trévedy, moine bénédictin de Ligugé

De la fabrique du sacré à la révolution eucharistique Quelques propos sur le retour à la messe.

C'est décidément chose étrange comme la messe, dans l'histoire religieuse de notre pays, a pu faire l'enjeu de débats et le fait encore, même depuis que l'immense majorité de nos concitoyens a cessé de s'y rendre, au point que l'on peut se demander, parfois, si toute cette chamaillerie épisodique n'entre point parmi les indicateurs de notre identité française. Que l'on songe à la fameuse boutade d'Henri IV converti par diplomatie au catholicisme, dans la perspective de son sacre de 1593 : « Paris vaut bien une messe », ou encore, en plein affrontement de la République et de l'Église à l'aube du siècle dernier, aux non moins fameuses « fiches » du Général André qui portaient éventuellement, sur les cadres de l'Armée, l'indication suivante : « va à la messe ». Alors que la normalisation d'une forme ordinaire et d'une forme extraordinaire du même rite romain (2007) n'a pas encore tout à fait aplani la courbe d'une opposition névralgique entre la « nouvelle messe » (1969) et la « messe de toujours » (?) qui connut chez nous son pic entre 1976 et 1988, la messe s'est trouvée tout récemment au cœur des revendications d'un puissant « lobby » catholique, au spectre complexe, auprès des autorités civiles, injustement soupçonnées de compromissions avec un antichristianisme souterrain et invétéré. Parce qu'elle a fait couler beaucoup d'encre ces derniers temps, et suscité de nombreuses prises de parole, il m'est venu à l'idée, ou plutôt il me tient à cœur de toucher quelques mots de la messe ou, plus exactement (car la nuance est considérable entre les deux termes), de l'Eucharistie. Ce faisant, j'espère, toujours attentif à tenir mon engagement, rendre quelque service, non seulement à la communauté catholique, mais au monde qui l'entoure et qui doit la considérer parfois, avouons-le, avec une certaine perplexité.

Assurément, la messe, passablement estompée du paysage sociologique français et désertée par une masse toujours plus considérable de baptisés officiels, a fait ces jours-ci beaucoup de réclame. Assurément, beaucoup de fidèles seront heureux, très prochainement, de retourner à la messe. Mais là ne devra pas s'arrêter notre chemin, et c'est précisément toute la matière de mon propos. Car enfin, sous la messe, l'Eucharistie ne s'est-elle pas fait ces temps-ci quelque peu oublier ? Tout le bruit que l'on a fait – et qu'à vrai dire l'on fait depuis si longtemps autour de la messe (sinon parfois au cours de la messe...) – ne nous empêche-t-il pas d'entendre l'Eucharistie ? Ne nous distrait-il pas sans cesse d'entrer dans le processus vertigineux qu'a inauguré, pour nous, au soir de sa passion, le geste à la fois si simple et si innovant de Jésus ? Il va donc falloir que, pour notre édification mutuelle et pour l'édification du monde (il serait temps d'y penser...), nous retournions non seulement à la messe, mais à l'Eucharistie, à supposer que quelqu'un d'entre nous puisse se targuer d'être jamais allé tout à fait jusque-là. Il va falloir que nous allions de ma messe à la messe (ce qui représente déjà un pas considérable), et puis de la messe à l'Eucharistie, ce qui est

l'œuvre de toute une vie chrétienne et de tout le pèlerinage temporel de l'Église vers le Royaume. Il va falloir que nous allions de la messe qui agite, qui divise, à l'Eucharistie qui est le « signe de l'unité » (Vatican II, Constitution sur la sainte liturgie, 47, citant Augustin).

Les temps que nous venons de traverser, et qui sont loin d'être révolus sans doute, ont réveillé beaucoup de fantasmes archaïques : celui de nos peurs, bien sûr, mais aussi celui de la « religion » (sinon parfois de la religiosité) qui cherche à les exorciser. *Et antiquum documentum novo cedat ritui*, chantait-on jadis dans le *Tantum ergo* qui accompagnait les Saluts du Saint-Sacrement, c'est-à-dire : « Que l'ancienne alliance cède le pas au Rite de la nouvelle. » Est-il certain que, touchant à ce « si grand Sacrement » – *Tantum ergo Sacramentum* – nous ayons vraiment fait le pas personnel et ecclésial qui va de l'ancien au nouveau, de l'archaïque à l'eschatologique, de l'habituel à l'inouï, du religieux au révolutionnaire, de la « religion » au christianisme ? Car enfin si nous savions le Don de Dieu (Jn 4, 10), si nous entrevoyions la portée de l'Acte pascal de Jésus qui nous a été transmis (1 Co 11, 23), si nous réalisions le caractère proprement explosif de la Fraction du pain (Lc 24, 35), alors nous ririons de nos mesquineries, nous pleurerions de nos disputes. De fait, à ausculter tout ce qui s'est donné ces derniers temps à voir, à lire et à entendre çà et là, l'on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de tristesse et l'on demeure parfois franchement ahuri. L'on croyait disparu depuis longtemps le « matérialisme » sacramentel : en fait il est toujours vivace, il semble s'endurcir, et s'entretient de tout ce que notre religion non évangélisée comporte de primaire.

Je parlerai donc ici comme modeste théologien, mais aussi, tout simplement, comme baptisé, comme chrétien du XXI^e siècle, comme chrétien « œcuménique » aussi respectueux de l'héritage de nos Pères dans la foi que soucieux de la réception de l'Évangile par le monde d'aujourd'hui. Rappelons d'abord que les sacrements chrétiens, gestes sauveurs du Christ identifiés et sans cesse approfondis par l'Église, traversent l'histoire des hommes : le style de leur célébration comme la théologie que l'on en fait. À commencer par l'Eucharistie qui est le plus grand d'entre eux, et justement parce qu'il est le plus grand. *Tantum ergo Sacramentum...* C'est ainsi que l'on peut considérer, au fil des siècles, une célébration paléochrétienne, une célébration médiévale, une célébration baroque, une célébration romantique, une célébration antéconciliaire et une célébration postconciliaire de l'Eucharistie. Et c'est encore ainsi qu'il s'est élaboré des théologies successives de l'Eucharistie : celle d'Augustin, celle de Paschase Radbert, celle de Thomas d'Aquin, celle de Suarez, celle de Odo Casel, pour ne citer que quelques exemples. Aucune n'a eu ni n'aura d'ailleurs le dernier mot, puisque aussi bien le geste testamentaire de l'homme de Nazareth – le festin qu'il a fait de son destin – ne cesse de dévoiler des aspects inédits, compte tenu des investigations de l'exégèse et de la science historique, des évolutions de l'ecclésiologie, de l'expérience pastorale et spirituelle. Or, au fil de l'histoire, la grande tentation qui guette notre célébration, notre théologie et notre rapport subjectif à l'Eucharistie, est le matérialisme. Car il existe bel et bien un matérialisme qui plombe notre compréhension, notre fréquentation, notre « économie » des réalités les plus spirituelles. C'est peut-être d'ailleurs autour de l'Eucharistie que la tentation « religieuse » se fait la plus forte : celle de réduire le Vivant et la Vie à quelque chose que l'on fait, que l'on tient, que l'on consomme, que l'on mérite, que l'on possède. C'est relativement à l'Eucharistie que la régression chrétienne vers le « religieux » se fait la plus menaçante, alors même que ce « religieux » se drape dans les atours d'un « sacré » dont les attaches étrangement païennes n'ont pas grand-chose à voir avec la nouveauté radicale – révolutionnaire – qu'a instaurée le christianisme originel.

La théologie du haut moyen-âge occidental, régressant à cet égard sur des pages d'Augustin qui n'ont rien perdu de leur justesse (Cité de Dieu, X, 6 ; Sermon 272), a parlé volontiers – et maladroitement – des sacrements comme « vases » et comme « remèdes ». De fait, ce serait tellement facile, dans un sauve-qui-peut, dans un mouvement d'accapuration infantile, de mettre le bon Dieu en boîte ! Mais les sacrements ne sont pas des vases tels qu'il s'en voyait autrefois sur les rayons des apothicaires et, même si le Christ guérit, les sacrements ne sont pas davantage des « médicaments » dans le sens immédiat du terme. Le Corps du Christ n'est pas une barre énergétique, ni le Sang du Christ une tisane bio. Or est-il bien sûr qu'une conception magique, utilitariste et égoïste des sacrements, et particulièrement de l'Eucharistie, ne continue pas, aujourd'hui, à hanter le tréfonds des consciences chrétiennes ? Les vases sacrés de nos liturgies, si légitime que soit le souci que nous avons de leur beauté, ne doivent pas nous donner le change : rien ne confine la Présence. Et le vocabulaire de la « Présence réelle » lui-même ne doit pas prêter à contresens : *res*, qui renvoie à une Réalité vivante, au grand Réel, à Celui qui est le Véritable (1 Jn 5, 20), se voit presque inmanquablement tiré, du fait de nos manipulations, du côté de la « chose ». Or l'Eucharistie n'est

pas Quelque Chose, pas même la Chose la plus précieuse qui soit au monde : elle est Quelqu'un. Et ce n'est pas tout : elle est Nous, car Ceci est mon corps (Mt 26, 26), toujours au péril d'être chosifié, doit être sans cesse « équilibré », éclairé par l'affirmation paulinienne : Or vous êtes, vous, le corps du Christ (1 Co 12, 27). Peut-être la véritable « institution » de l'Eucharistie serait-elle à chercher (ou du moins à chercher davantage qu'on ne le fait d'ordinaire) dans la parole de Jésus lui-même en Mt 18, 20 : Quand deux ou trois sont réunis en mon Nom, Je suis là au milieu d'eux. L'Eucharistie n'est donc pas ce Quelque chose, si précieux soit-il, si « sacré » soit-il, à quoi nous la réduisons par commodité, par faiblesse, par régression, par intérêt : elle est Lui, elle est Nous, elle est Lui avec Nous et Nous avec Lui, elle est cet Entre-Nous au milieu duquel Il surgit (ressuscite), au milieu duquel Il se produit librement comme Événement pascal, comme Événement unique. Elle est l'Aliment vivant (Jn 6) et personnel, humano-divin (Jésus, l'homme du Père), de notre vivre-ensemble-en-Lui. Elle est Présence, elle est Acte, avec toutes les conséquences « sociales » (proprement explosives et révolutionnaires), avec tout l'humanisme intégral qui en découle et dont Mt 25, 40 donne l'indépassable formule : En vérité, je vous le dis : ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. Si l'Eucharistie est « provoquée » par notre décision de vivre ensemble (deux ou trois en mon Nom) et non par notre instinct grégaire, l'on saisit alors l'importance fondamentale de ce que nous mettons en commun, de ce que nous avons en commun, ou plutôt de ce que nous sommes en commun, et qui est proprement l'Église. L'Eucharistie n'est pas le bonbon d'une jouissance individuelle (mon Jésus à moi tout seul), mais l'inauguration sacramentelle de notre difficile construction commune en Corps du Christ, avec ses redoutables exigences et le ferme propos qu'elle réclame, car, même si nous avons toujours l'amour à la bouche et aux cordes de nos guitares, nos assemblées rabotent parfois les uns aux autres des êtres qui, en surface, ne peuvent pas se sentir, dans une proximité où se révèle l'humour du grand Vivant qui nous a invités. L'intimité la plus délicieuse avec Jésus postule la solidarité la plus industrielle avec ses « frères : en christianisme, il n'y a pas de vie mystique en a parte. Et la « messe », quand messe il y a, n'est pas autre chose que la célébration humble, exigeante et festive de tout cela. Je dis bien « célébration » et non « cérémonie », ni « culte » ; la messe n'est pas le culte de l'Être Suprême : laissons ce vocabulaire du « culte » aux autorités publiques, qui en usent au demeurant fort respectueusement et auxquelles on ne saurait reprocher, bien sûr, d'entrer dans le vif de la réalité en question.

La chosification récurrente et endémique de l'Eucharistie a deux corollaires. Le premier est le consumérisme sacramentel qui, inconsciemment sans doute, use de l'Eucharistie, non comme du Pain de vie (Jn 6, 34), non comme du Vivant-Pain postulant le vivre, avec ses vertigineuses conséquences existentielles, mais comme d'un objet de consommation religieuse qui se juxtapose sans scrupules, le cas échéant, à d'autres formes du consumérisme moderne, avec tous les excitants émotionnels qui les accompagnent d'ordinaire. L'on se met alors à réclamer le sacrement comme un droit, l'on exige son église comme son restaurant ou sa station-service, dans une même « grande-surface » des besoins et des choses dont l'indifférenciation, affleurant dans certains propos récents, fait sérieusement problème. Pareille mentalité n'est pas sans lien avec la surconsommation sacramentelle à laquelle nous ont habitués, il faut bien le reconnaître, des siècles de chrétienté sociologique et qui, Dieu merci (peut-être !), se voit aujourd'hui de plus en plus compromise par la raréfaction des ministres ordonnés. Cette « surconsommation » est d'ailleurs majoritairement le fait des grandes agglomérations urbaines, pourvues d'un clergé plus nombreux, et qui ne semblent guère se représenter les régions de « disette » eucharistique qui les environnent : comment ne pas considérer comme une injustice à la fois sociale et spirituelle (trop peu relevée comme telle), le fait que les villes aient un accès beaucoup plus facile à l'Eucharistie que les campagnes ? L'on peut s'interroger, en tout cas, sur une certaine prétention, une certaine revendication, quant à l'accès « automatique » à l'Eucharistie. Car l'on ne vient pas à l'Eucharistie automatiquement, machinalement, pour obtenir son quota de satisfactions personnelles et de relations sociales adjacentes. Une plus grande frugalité ne serait-elle pas de mise, que n'imposerait ni la pénurie grandissante de ministres, ni je ne sais quelle recrudescence de sévérité janséniste, mais la nature même de l'Eucharistie ? Ne faudrait-il pas envisager courageusement, pour l'avenir, et jusque dans nos communautés religieuses encore privilégiées, des messes plus espacées dans le temps, des messes qui viendraient consacrer, non pas un azyne insipide d'habitudes et de vies parallèles, mais le pain chaleureux, laborieux et complet de vies résolues à entrer pratiquement en communion profonde, à soutenir l'effort d'un pardon explicite et réciproque, et surtout ce partage fraternel de la Parole de Dieu qui, servant d'unique table sainte, fait la dignité d'un Peuple d'interprètes ? En d'autres termes, c'est l'épaisseur et la consistance de nos « provisions » eucharistiques qui sont à examiner et à travailler : provisions humaines faites de nos énergies,

de nos travaux, de nos épreuves, de nos joies, de nos relations, tout ceci pour des eucharisties moins obligées, moins automatiques, moins machinales, qui viendraient tout simplement en leur lieu et en leur temps, et par conséquent plus à même de sustenter, parce que nécessitées par un arriéré de vie plus incarnée, plus ardente, et peut-être plus périlleuse (voir Ac 27, 33-38). Il ne faudrait pas que le désir individuel (sinon individualiste) de consommer nous obnubile à tel point que nous en venions à oublier, ici, ce que nous devons apporter : la matière première, le petit bois de notre humanité et les poissons de notre pêche commune, à l'issue de la peineuse nuit (Jn 21, 10).

Moins immédiat, peut-être, à se révéler comme tel, mais non moins grave, le second corollaire de la chosification de l'Eucharistie, ou sa seconde conséquence, est le cléricalisme. Car celui-ci se porte évidemment très bien de celle-là. Dans ces conditions, largement entretenues par les séquelles d'une théologie scolastique et tridentine mal comprise, toujours en passe de séduire, le prêtre s'impose comme le « sacrificateur » attitré qui « fabrique », qui « confectionne » l'Eucharistie (*sacra facere*), qui a autorité sur elle – sur Dieu même, pensez ! –, qui l'administre, qui la possède, avec la tentation trop évidente d'en confisquer la possession, avec le prestige personnel qui s'attache à son « pouvoir » (il faudrait évoquer ici la focalisation quasi magique sur les paroles de la consécration, si préjudiciable à l'équilibre de la théologie eucharistique). Prêtre fabriqué comme sacré par les instituts de formation cléricale, se fabriquant lui-même comme sacré dans la représentation qu'il a de lui-même, et fabricant de sacré aux yeux de trop de chrétiens qui en restent à une religion préchrétienne, voire non chrétienne. Tout cela est aussi dangereux que désuet. En réalité ce n'est pas le prêtre, encore moins le prêtre seul, qui « fait » l'Eucharistie, mais l'Église. Le prêtre n'est pas l'homme exceptionnellement habilité à la « confection » du sacrement, mais le coordinateur et le serviteur de l'Action eucharistique à laquelle toute la communauté chrétienne collabore. Il n'est pas le fournisseur de la dévotion eucharistique, mais l'intermédiaire – l'entremetteur judicieux et délicat – de la Rencontre de la Communauté avec son Seigneur : il est celui qui porte le souci de la vie eucharistique du Peuple de Dieu dans l'exercice concret de la charité dont l'Eucharistie est le sacrement. Il prend soin, si j'ose dire, du soin que le Corps de Jésus-Christ a de lui-même et de tout le Monde invité à faire Corps en Jésus-Christ. Il est à souhaiter, pour l'avenir, que le prêtre, exonéré d'un fonctionnariat sacramental dévorant qui réduit et épuise la portée véritable de son ministère, puisse participer ordinairement aux divers travaux séculiers des hommes et, de la sorte, se faire « ouvrier » au sens large et pluriel du terme. Faut-il ajouter que des hommes mariés seraient tout à fait en mesure de satisfaire à une telle reconfiguration du ministère ordonné ? Il est par ailleurs inutile désormais, compte tenu de l'état des lieux, de prétendre désespérément à la possession intégrale d'un territoire pour y imposer, pour y « maintenir » partout la messe. Le modèle territorial de la pastorale agonise et il est grand temps de battre en retraite pour oser et affiner d'autres modes, non de conquête, mais de présence : modes prophétiques, à proportion de leur modestie. Mieux vaut que le prêtre « lâche prise » territoriale pour faire signe, là où il est, à échelle humaine, en ayant à cœur d'éveiller une communauté nécessairement éparse à ses responsabilités baptismales, de faire grandir le Peuple de Dieu en intelligence de la Parole de Dieu, tandis qu'il s'abreuve lui-même profondément à cette source. L'on verrait bien, alors, non par effet d'une quelconque défaite, mais par décision positive et réfléchie, des eucharisties plus rares dans l'espace et dans le temps, mais aussi plus sommitales, c'est-à-dire mieux préparées par une longue marche commune (Lc 24, 13) vers ce « sommet » qu'elles représentent ; des eucharisties qui « restaurent » à l'étape (Lc 24, 28-30), au sens plénier du terme, parce qu'elles ne sont plus de simples chèques rituels sans provisions d'existence généreuse. Certains s'émerveillent du nombre de messes qui se disent à travers le monde en l'espace d'une minute : imaginons au contraire qu'il ne s'en célèbre qu'une seule où chacun se livrerait sans réserve au dynamisme pascal de Jésus-Christ et s'abimerait littéralement, non dans des émotions sensibles, mais dans les conséquences logiques, pratiques – vertigineuses – de Ceci est mon Corps / Vous êtes le Corps du Christ : cette unique explosion nucléaire suffirait à transformer le monde. L'Eucharistie, en vérité, si on la laisse faire, si on se laisse faire par elle, personnellement, communautairement, mondialement, c'est de la dynamite : Christ, Puissance (*dynamis*, en grec) de Dieu et Sagesse de Dieu (1 Co 1, 24). Puisse-t-il illuminer les yeux de votre cœur pour vous faire voir (...) quelle extraordinaire grandeur sa puissance revêt pour nous, les croyants, selon la vigueur de sa force qu'il a déployée en la personne du Christ (Ep. 1, 18-20).

Et c'est ainsi qu'avec la chosification de l'Eucharistie il convient d'évoquer cette espèce d'inflation du rituel qui porte préjudice au spirituel ou s'autorise de fausses spiritualités. Assujettissement du spirituel au rituel, comme si, moyennant la régression religieuse dont j'ai parlé plus haut, le rituel était un absolu et

décidait de tout, même de la catholicité de ceux qui participent à la messe ou la célèbrent, avec toutes les excommunications surnoises que cela entraîne. On idolâtre les cérémonies au lieu d'entrer dans le mystère d'amour et de communion fraternelle dont elles ne sont que le seuil. Certes, il ne s'agit pas de mépriser le rituel ni d'en faire superbement l'économie. Le rituel est nécessaire à la célébration de l'Eucharistie, et ce pour trois raisons. Pour une raison anthropologique, d'abord, car l'homme est naturellement créateur de ritualité ; pour une raison sociologique, ensuite, car un minimum de ritualité est indispensable à un bien vivre ensemble ; pour une raison esthétique, enfin, parce que la célébration eucharistique, en l'occurrence, appelle spontanément tout « l'offertoire » de la beauté dont l'homme est capable (et Dieu sait les trésors de beauté architecturale, poétique, plastique, musicale dont l'Eucharistie ne cesse d'être le foyer). Reste que nos dispositifs rituels ne confinent pas la Présence, ne conditionnent pas la Présence, n'obligent pas le Vivant à se présenter parmi nous. La messe n'est pas une machine rituelle garantie (et dûment vérifiée) pour « fabriquer » de la Présence réelle ! Nous nous contenterons donc, pour satisfaire à ce que nous sommes, pour mieux nous donner rendez-vous mutuel, pour mieux honorer l'Ami qui vient à notre domicile, d'une ritualité sobre, digne, raisonnable, ni bizarre, ni obsessionnelle, ni maniaque, comme il se voit dans ces hybridations néo-rétro dont maints célébrants prennent couramment l'initiative. Marthe, Marthe, tu t'agites... Une seule chose est nécessaire (Lc 10, 41-42). Et puis, parce que le Vivant est agile et libre, parce que le Bien-Aimé saute sur les montagnes et bondit sur les collines (Ct 2, 8), nous serons attentifs à tous les événements « eucharistiques » non ritualisés, non formalisés, inofficiels, de notre vie, à toutes les saillies imprévisibles de la Présence. Car il se passe bel et bien de l'eucharistique dans nos vies, et pas forcément à l'heure ni au lieu de la messe... Il se fait tout à coup de la Vie avec les natures mortes de notre vie... Tout ce minerai eucharistique, infiniment précieux, est à discerner après coup, à garder en mémoire, à conduire à l'église quand l'église est ouverte, et à apporter dans l'offertoire secret de nos messes dominicales, afin de ne pas y arriver le cœur vide. La fraction du pain (le premier et le plus beau nom de l'Eucharistie, Lc 24, 35 ; Ac 2, 42) dit quelque chose de la « fragilité » de Dieu et de la nôtre, en chemin : elle peut fulgurer tout à coup, entre les mains humaines les plus humbles, les plus rudes, les plus inattendues, tandis qu'elle échappe des mains de ceux qui pensent en être les propriétaires. Au vrai, il se rencontre partout des éclats du Vivant, et nous sommes nous-mêmes ces éclats. Nul ne saurait mettre la main sur lui (Jn 7, 30), ni individu, ni institution. La manne est pure gratuité : elle pourrit dès l'instant qu'on la met en réserve (Ex 16, 19-21).

Nos églises vont ouvrir à nouveau leurs portes à tous ceux dont nous serons si heureux de revoir le visage et d'entendre la voix au terme de ces longues semaines de séparation. Fais-moi entendre ta voix, car ta voix est douce et ton visage est beau (Ct 2, 14), dit le Seigneur à son Peuple, dit la Parole de Dieu au Peuple de Dieu. Nos églises vont ouvrir bientôt leurs portes : il est temps d'y faire encore un peu de ménage. De nous mettre au clair, surtout, quant à la conception que nous nous faisons de leur finalité, c'est-à-dire de l'Eucharistie que nous y célébrons. Nos églises vont-elles ouvrir seulement pour un entre-soi confortable, pour des cérémonies où le rituel distrait du spirituel, pour la répétition de fadaïses et de boniments infantiles, pour l'appel racoleur et tapageur à des émotions fugitives, pour l'entretien exténué et morose de la consommation religieuse ? Ou bien vont-elles s'ouvrir pour un questionnement et un approfondissement de nos énoncés traditionnels, pour une interprétation savoureuse de la Parole de Dieu loin de toute réduction moralisante, pour une ouverture efficace aux détresses sociales, pour une perméabilité réelle aux inquiétudes, aux doutes, aux débats des hommes et des femmes de ce temps, en un mot pour la révolution eucharistique ? Si le temps de confinement et de suspension du « culte » public nous a permis de prendre la mesure de la distance qui sépare les deux extrêmes de cette alternative, autrement dit du pas que le Seigneur de l'histoire attend de nous, alors, pour parler comme le bon roi Henri, le bénéfice que nous avons retiré valait bien quelques messes... en moins.

Fr. François Cassingena-Trévedy
20 mai 2020, solennité de l'Ascension